



Modes de vie et dynamiques relationnelles chez les jeunes à bas niveau de qualification

Philippe Bregeon

► To cite this version:

Philippe Bregeon. Modes de vie et dynamiques relationnelles chez les jeunes à bas niveau de qualification. Parcours précaires. Enquête sur la jeunesse déqualifiée., 2013. hal-01103059

HAL Id: hal-01103059

<https://hal.science/hal-01103059>

Submitted on 14 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Modes de vie et dynamiques relationnelles chez les jeunes à bas niveau de qualification

Philippe Bregeon

Sociologue, professeur associé à l'université de Poitiers

Membre associé du GRESCO

phibregeon@gmail.com

Résumé

Les représentations sociales dominantes dans la société française dessinent des figures d'assistés sous la dépendance des institutions et, en contre modèle, des actifs salariés ou entrepreneurs. La réalité apparaît bien plus complexe et nos observations nous amènent à nous opposer à des représentations globalisantes des modes de vie des populations à bas niveaux de qualification. D'un individu à l'autre, compte tenu de chaque trajectoire, de ses origines, la faiblesse du capital scolaire et l'expérience du chômage impactent différemment le mode de vie et la dynamique relationnelle.

L'observation de ces jeunes à partir de certaines variables : relations familiales et hors familiales/activités et loisirs hors travail/rapport aux institutions/manière d'habiter/rapport au temps, nous ont amené à projeter quatre modes de vie :

- Le premier correspond à un repli sur la famille d'origine, une certaine méfiance par rapport aux institutions et l'absence de relations hors famille.
- On peut caractériser les jeunes du second comme des isolés, dépendants des institutions et particulièrement soucieux des normes.
- Le troisième concerne des personnes animées par une certaine débrouillardise articulée avec des rapports instrumentaux aux institutions et une réelle dynamique relationnelle hors famille.
- Enfin, le dernier concerne des adultes ayant acquis une certaine autonomie socioprofessionnelle et qui ont développé également une dynamique relationnelle hors famille.

Le repli, la dépendance, l'autonomie, l'ouverture, le recours aux institutions et la débrouillardise représentent en quelque sorte des stratégies d'adaptation pour des jeunes le plus souvent faiblement dotés de capitaux.

Table des matières

- Une diversité des modes de vie
- « Des repliés sur la famille » méfiants par rapport aux institutions
- « Des isolés » soucieux des normes et dépendants des institutions
- Une dynamique hors famille articulée à une certaine débrouillardise
- Des jeunes relativement autonomes
- Annexe : portraits succincts de ces 23 jeunes
- Bibliographie

Présentation de l'enquête sur laquelle repose cet article

Les résultats de la recherche¹ qualitative et longitudinale que nous présentons dans cet article concernent le parcours, c'est-à-dire des jeunes sortis précocement, depuis plusieurs années et sans diplôme du système scolaire, dans un contexte qui est celui de l'agglomération d'une ville moyenne².

Ainsi, du printemps 2008 au printemps 2011, pendant environ trois années, nous avons rencontré vingt-trois d'entre eux, au minimum une fois par an.

Il s'agissait de reconstruire leurs parcours depuis la naissance, sous différents aspects : familial, résidentiel, scolaire, institutionnel, professionnel, rapport au marché de l'emploi, etc.

D'un rendez-vous à un autre, il convenait ensuite d'enregistrer au plus près et pour chacun les événements les concernant. Est-ce que sa situation économique, son mode de vie, ses relations avec les institutions ou avec le marché de l'emploi ont connu des évolutions ?

Ce groupe de 23 jeunes dont les portraits succincts apparaissent en annexe de cet article est composé de 12 jeunes femmes et de 11 jeunes hommes de nationalité française. Nés entre 1978 et 1989. Au début de l'enquête de terrain, ils sont âgés de 20 ans à 30 ans, avec une moyenne de 24,5 ans. Au début de l'enquête, le plus récemment sur le marché du travail a quitté le système scolaire depuis 36 mois, le plus ancien depuis 154 mois, avec une durée moyenne de 75 mois. Ainsi, il s'agit de cheminements longs mais sans forcément d'horizon temporel commun.

Des portraits succincts de chacun sont amenés en annexe pour faciliter l'appropriation de cette étude. Ils doivent permettre au lecteur de contextualiser les séquences de parcours décrites et interprétées en amont, avec des éléments objectifs sur l'origine et l'itinéraire de chacun de ces jeunes.

Une diversité des modes de vie

Comme l'indique Daniel Thin, le discours sur les classes populaires considère trop souvent ces populations comme dans une quasi extériorité à la vie sociale. « Les exclus » seraient mal socialisés ou asociaux. Or, « *Le sociologue doit revenir aux prémisses fondamentales de la sociologie et rappeler que tout être est un être social et que l'on ne peut distinguer des comportements humains qui seraient sociaux et des comportements humains qui seraient non sociaux.* » (Thin, 1998, p 35)

Cela est d'autant plus vrai qu'il n'est pas si évident que cela d'identifier une rupture dans le mode de vie des jeunes que nous avons observés par rapport aux pratiques des classes moyennes. On retrouve un certain nombre de pratiques finalement assez transversales dans la société française, en particulier, un certain attachement « au chez soi », la faiblesse des relations avec le voisinage dans les espaces urbains, une certaine priorité à la famille nucléaire ou recomposée, le goût du consumérisme, le peu de participation à des loisirs organisés par les maisons de quartier.

Bernard Lahire a mis en lumière que les personnes de toutes classes sociales présentent des profils dissonants et associent souvent des pratiques culturelles allant des plus légitimes au moins légitimes. **Anne** écoute de la musique classique avant de partir au travail le matin, **Jean-Jacques** apprécie les ouvrages d'histoire...

Au-delà, nos observations nous amènent à nous opposer à des représentations globalisantes des populations à bas niveaux de qualification. D'un individu à l'autre, compte

¹ Elle s'inscrit dans les travaux en sociologie d'une équipe de recherches du GRESCO de l'université de Poitiers, dans le cadre d'un programme intitulé « Parcours », financé par le contrat de projet État-Région 2007/2013.

² Sur le territoire cette ville moyenne, le taux de chômage est légèrement inférieur à la moyenne nationale, l'activité est principalement tournée vers les services et le tertiaire. L'espace urbain relativement intégrateur rompt avec la configuration d'environnement stigmatisé, cible de bon nombre d'études sur les populations en bas de l'échelle sociale.

tenu de chaque trajectoire, de ses origines, la faiblesse du capital scolaire et l'expérience du chômage impactent différemment le mode de vie et la dynamique relationnelle.

L'observation de ces jeunes à partir de certaines variables : relations familiales et hors familiales/activités et loisirs hors travail/rapport aux institutions/manière d'habiter/rapport au temps, nous ont amené à projeter quatre modes de vie.

Le premier correspond à un repli sur la famille d'origine, une certaine méfiance par rapport aux institutions et l'absence de relations hors famille.

On peut caractériser les jeunes du second comme des isolés, dépendants des institutions et particulièrement soucieux des normes.

Le troisième concerne des personnes animées par une certaine débrouillardise articulée avec des rapports instrumentaux aux institutions et une réelle dynamique relationnelle hors famille.

Enfin, le dernier concerne des adultes ayant acquis une certaine autonomie socioprofessionnelle et qui ont développé également une dynamique relationnelle hors famille.

Le repli, la dépendance, l'autonomie, l'ouverture, le recours aux institutions et la débrouillardise représentent en quelque sorte des stratégies d'adaptation pour des jeunes le plus souvent faiblement dotés de capitaux. Dans ce qui suit, nous avons retenu les jeunes de notre groupe les plus à même d'explicitier ce travail de caractérisation.

Des « repliés sur la famille » méfiants par rapport aux institutions

Le repli sur la famille d'origine (comme sur la famille en construction) constitue une caractéristique d'une partie des classes populaires. Il se présente comme l'investissement exclusif à sa communauté, à proximité de la solidarité mécanique introduite par Émile Durkheim. **Amélie**³ : « Avec mon mari, à part nos familles, nous n'avons pas de relation ici, je préfère la famille, être proche de la famille ! La famille, c'est la famille, les autres, ça n'a rien à voir !... »

La famille en tant que liens fondés sur la parentalité est projetée comme génératrice d'une énergie particulière. Elle est la sphère des proches, idéalement faite pour fonctionner comme sphère privée.

Tout en étant étroitement solidaires, les idées de famille et de vie privée ne sont pas équivalentes. La première suppose que les personnes se lient dans des rapports stables. La seconde renvoie au contraire au processus par lequel un sujet se sépare, prend possession d'un espace propre et le retire des contraintes d'une socialisation, y compris dans sa cellule familiale d'origine (Schwartz O, 1990).

Au regard de leurs expériences familiales souvent chaotiques, l'insistance des témoignages d'attachement à l'idée de famille chez la plupart des jeunes de notre groupe apparaît quelque peu paradoxale compte tenu des déboires et des souffrances qui traversent la plupart de leurs récits.

Du côté de leurs expériences de couple :

Emma a connu des déboires cuisants avec son ex conjoint et ses ex beaux-parents, qui ont essayé de lui retirer la garde de son fils de trois ans. Dans l'immédiat, cela semble exacerber sa motivation à fonder une famille avec son nouveau compagnon **Akibou** : « De toute façon moi, où il va, je le suis, je suis très attachée à lui. Pour moi, c'est l'homme de ma vie, ça c'est clair ! »

C'est un peu la même chose avec Magda qui vient de se séparer du père de ses enfants : « Il est dans l'alcool et n'arrive plus à s'arrêter, c'était chaud avec lui, il m'a tapé dessus, parce qu'il a le sang méchant quand il a bu... J'ai des amies qui se débrouillent très bien sans

³À 22 ans, Amélie est mariée depuis un peu plus d'un an avec Mokdar d'origine algérienne et en attente de régularisation. Ils vivent avec leur petit garçon de quelques mois dans un logement HLM.

hommes. Mais moi, je ne suis pas une femme pour vivre seule avec mes enfants. J'aime bien m'occuper d'un homme, le pouponner et j'aimerais bien rencontrer quelqu'un ! Mais peut-être que ça viendra... »

Pour **Amélie**, les conditions de son mariage avec Mokdar, en attente de régularisation sur le sol français, laissent planer une certaine incertitude sur les raisons de son époux pour fonder une famille...

Les expériences du côté de la famille d'origine montrent aussi souvent des conditions particulièrement difficiles de ruptures, de maltraitances :

Christian : « *J'ai tellement été déçu par mon père qui a pratiquement foutu ma vie en l'air.* »

Emma : « *Du côté de ma famille, de ma vraie mère ? Quand j'ai attendu Tobie, elle m'a séquestrée pendant un mois et demi pour me faire avorter parce qu'elle disait que je ne serai pas une bonne mère. Je ne veux plus la voir, parce qu'elle m'a fait trop de mal. Pour moi, elle n'est plus que ma génitrice et ma vraie mère, je considère que c'est Raymonde de ma famille d'accueil...* »

Pour un certain nombre de personnes, l'expérience des ruptures avec la famille d'origine comme avec les conjoints successifs semble paradoxalement exacerber cet idéal de la famille et du modèle pour des rapports exclusifs. La forte homogamie des couples et la proximité des trajectoires passées préparent aussi cette interdépendance (Schwartz O, 1990).

Quand elle parle de sa famille, **Amélie** (comme **Anne** et **Nestor**) fait allusion à des personnes précises. Son témoignage prend une tonalité affective et même infantile : « *La plus importante pour moi, c'est ma grand-mère Françoise avec qui je me sens très à l'aise. Elle a 63 ans, mais elle ne fait pas son âge, elle est marrante. Heureusement, elle est en bonne santé ! Elle a un bon passé, elle a été longtemps foraine dans les manèges et elle a grandi là-dedans... Il y a aussi ma tata Monica et mon oncle Jean-François qui vivent avec ma grand-mère.* »

Du côté « de ces repliés sur la famille », l'autonomie par rapport à la famille n'est pas une norme. La tonalité de la voix et le choix des mots traduisent le caractère fusionnel des projections. On entretient ainsi le mythe de la famille comme entité naturelle, projetée comme être commun, disposant d'une subjectivité autonome, transcendant les individualités et subordonnant les conduites des membres (Schwartz O, 1990).

Ce repli sur le foyer domestique et cette attraction de la famille-communauté s'accomplit alors que l'institution famille a connu depuis quelques décennies des transformations de taille dans la société française. La sociologie montre combien la définition même de la famille est devenue plus flexible, sous la pression des couches moyennes. Schwartz fait allusion à ce qu'il considère la norme de l'individualisme moral : chaque individu est plus ou moins sommé de devenir le concepteur de ses usages de la famille, il est en droit d'attendre qu'elle soit à son service, et non plus l'inverse (Déchaux J-H, 2007).

Au regard de cette évolution, « les repliés » se retrouvent alors à contre-courant. Ils justifient souvent leur retrait de l'espace public à partir d'événements qu'ils suggèrent comme à l'origine d'un processus de méfiance.

Oscar insiste sur le suicide de son frère en 2005 et la séparation avec sa compagne de l'époque, après huit ans de vie commune en Charente-Maritime où ils avaient l'un et l'autre travaillé régulièrement : « *Après le décès de mon frère, elle voyait que je ne remonterais pas la pente... Un samedi, elle m'a dit : Tu vois, les cartons qui sont dans la chambre, tu peux mettre tes affaires dedans, je te ramène chez tes parents.* »

Florian : « *Depuis mon incarcération, je n'ai pas d'autres relations que mes parents et la famille de Nathalie, ma compagne. Ça me suffit largement. Je ne sors plus et je suis maintenant dans quelque chose de plus familial. Mes beaux-frères et le mari de ma belle-sœur viennent régulièrement le soir à la maison et on se retrouve en famille. Ce sont des travailleurs, ils ont construit leur maison !... »*

Amélie fait allusion à son départ du Finistère à l'adolescence, suite à la décision de sa mère de se rapprocher de sa grand-mère malade et de l'aider à tenir son petit bar dans l'agglomération : *« C'est vrai que ça a été une perte de quitter Douarnenez parce que je me sentais bien là-bas. Encore aujourd'hui, ça me manque. En Bretagne, les gens ouvrent leur porte, par contre, ici, je trouve qu'ils ne sont pas comme nous, ils sont orgueilleux. Si quelqu'un est par terre, on ne va pas le ramasser. C'est pourquoi, ici, j'ai ma famille et ça me suffit ! »*

Son repli sur la famille est accentué par sa décision de porter le voile depuis quelques mois : *« C'est moi qui ai décidé librement, pas mon mari. C'est venu de moi-même, j'y pensais déjà avant de le rencontrer. J'ai eu un grand-père kabyle et c'est sans doute pour ça qu'à l'école, j'étais attirée par l'Islam. Je mettais la main de Fatma⁴ comme bijou sur moi... Avant, j'étais athée, la religion, je m'en foutais ! Maintenant, je veux pratiquer la religion musulmane, c'est pour ça que je veux apprendre l'arabe... »*

Comme l'indique Olivier Schwartz, on assiste alors à une tentative de radicalisation « du monde privé » qui associe essentiellement deux idées. D'abord, celle d'une sphère que l'acteur peut s'approprier, dans laquelle il peut jouir souverainement de ses forces. Ensuite, celle d'un champ ouvert dans lequel il peut s'autoriser à désirer et à prendre une marge d'écart par rapport à la norme.

Du côté « des repliés sur la famille », la sécurité et la chaleur de cette institution sont projetées comme contre modèle de l'environnement social hostile dont on se méfie. Il s'agit alors de trouver une alternative au sentiment de désappropriation par rapport à l'espace social, d'autant plus ressenti quand l'insertion professionnelle ne fonctionne pas. On voit alors combien les difficultés d'entrée sur le marché du travail alimentent une certaine méfiance par rapport à la société et un affaiblissement des sociabilités.

L'opposition bien connue dans certains milieux populaires entre institutions et familles, décrite en particulier par Richard Hoggart, représente un autre ressort de cette dynamique du repli vers l'espace privé.

Amélie : *« Pour moi, les meilleures assistantes sociales, c'est ma grand-mère et ma famille. Je sais que je peux compter sur eux quand j'ai besoin de quelque chose. »*

L'appartenance exclusive à la famille d'origine permet aussi de tenir les institutions à distance. Cependant, la dynamique apparaît tout aussi valide dans l'autre sens : la méfiance des institutions alimente le repli sur la famille. Quoi qu'il en soit, ces jeunes relatent des histoires institutionnelles difficiles, en particulier au sein du système scolaire et des établissements spécialisés pour enfants, soi-disant, en difficulté. Dans l'immédiat, les ressources mobilisables en cas de difficultés sont alors naturellement appréhendées du côté de la famille.

Les parcours institutionnels sont évoqués comme des expériences de perte de soi, de dépersonnalisation. Le souvenir des expériences institutionnelles en rajoute encore aujourd'hui sur la vacuité de l'existence. **Sylvain** : *« J'habite dans un quartier et j'ai déjà participé au fonctionnement d'une association sociale avec la distribution de repas et des choses comme ça, j'en ai été aussi bénéficiaire... je me suis rendu compte qu'on est affublé d'une espèce d'étiquette sociale. Finalement, ça me fragilisait et du coup maintenant j'évite... »*

A contrario, la famille est projetée comme chaleureuse, comme le creuset de leur histoire à laquelle les déboires et les coups durs de l'expérience n'enlèvent rien. Elle symbolise toujours un certain espoir...

« Des isolés » soucieux des normes et dépendants des institutions

Ces personnes apparaissent tout autant en retrait de l'espace public que celles de la catégorie précédente. Pour autant, elles n'ont pas véritablement l'opportunité d'exercer un

⁴ La main de Fatma est une amulette islamique, juive ou berbère en Afrique du Nord, de protection contre le mal, en forme de main ouverte.

repli sur la famille : les rapports sont trop distendus, depuis plus ou moins longtemps. C'est le cas de **Jean-Jacques** : « *J'ai eu tellement de problèmes auparavant au niveau de la famille, que j'en ai eu ras-le-bol et je n'ai plus trop de contacts avec eux. J'ai laissé tomber ce souci de la famille pour ne penser qu'à moi. De toute façon, je sais bien que personne ne m'aidera en cas de problème, que personne ne peut rien pour moi ...* »

Issu d'une famille précaire, Jean-Jacques témoigne de la séparation de ses parents vers sa 13^{ème} année comme l'événement ayant provoqué la perte de sa stabilité familiale : « *On m'a dit, il faut que tu fasses un choix entre rester avec ton père ou ta mère, mais c'est très compliqué, très traumatisant pour un jeune...* »

Il reste ensuite environ deux ans avec sa mère dans une commune rurale et il est l'objet de maltraitances : « *Mon beau-père alcoolique avait des réactions dangereuses, j'aurais pu me retrouver mort ! Heureusement, le juge m'a placé en famille d'accueil, puis en institution jusqu'à ma majorité.* »

Depuis une dizaine d'années, Jean-Jacques ne voit que très rarement les membres de sa famille : son père environ une fois par an et son frère handicapé à peu près au même rythme.

Pour autant, ni l'éloignement ni le souvenir des expériences de maltraitance n'ont annulé une certaine idéalisation par rapport à sa famille d'origine : « *Mon père est très important pour moi et même si je ne vois plus ma mère aujourd'hui pour des raisons personnelles, j'ai bien conscience que si j'ai eu cette éducation-là, c'est grâce à mes parents...* »

Depuis son adolescence, les institutions ont servi de substitution à cet univers familial idéalisé sans pour autant lui permettre de rompre avec un certain isolement.

Daniel, son ex conseiller de la mission locale se rappelle de Jean-Jacques comme de quelqu'un de particulièrement seul : « *Quand je le suivais, il me disait que j'étais la seule personne qu'il voyait durant le mois. Je n'arrivais pas à imaginer que l'on puisse être aussi seul. Et pourtant c'était vrai, il sortait de son appartement juste pour faire ses courses et il n'avait personne à qui dire bonjour, pas de famille, ni d'ami, personne !...* »

A cette période, les intervenants sociaux en contact avec lui l'incitent à participer à l'organisation de vacances pour les populations précaires au sein d'une maison de quartier dans l'objectif de l'amener à développer quelques relations. Avec du recul, cette expérience n'a pas porté ses fruits et Jean-Jacques demeure réfractaire aux relations sociales, hors travail.

Comme la plupart des personnes de cette catégorie, Jean-Jacques justifie encore aujourd'hui ce repli comme la conséquence de déceptions successives tout au long de son histoire, avec comme événements fondateurs la séparation de ses parents et son placement : « *Je n'ai pas vraiment d'amis sur Poitiers, parce que je ne fais pas confiance aux gens, j'ai été trop souvent dupe... C'est une question de confiance. Avoir des amis pour avoir des amis, pour moi, ça ne sert à rien !...* »

La seule personne qu'il voit de temps en temps durant les périodes de chômage, c'est Didier un ancien collègue d'une entreprise d'insertion.

Quand on pose la question de ses activités de loisirs, il répond : « *Ces derniers mois, j'ai été trop occupé. De toute façon, quand on est en recherche d'emploi, on n'a pas vraiment la tête à ça.* »

Dans ces conditions, la question de l'accès à l'emploi est d'autant plus centrale dans son existence, qu'elle est exacerbée par son histoire institutionnelle et que c'est pratiquement son seul support de sociabilité : « *Les périodes de chômage, c'est très dur, je me sens mieux quand je travaille car je suis entouré...* »

Au-delà, il n'a jamais apprécié les loisirs en groupe et en dehors de chez lui. L'existence de Jean-Jacques est depuis longtemps structurée autour d'une certaine routine qui semble avoir aussi comme fonction d'amortir les trop fréquents changements de statuts par rapport à l'emploi. Son mode de vie peut être qualifié aussi de spartiate : « *Pour moi, les repas, c'est rapide. Hier soir, j'ai mangé une omelette et un yaourt comme dessert. Je ne mange jamais d'entrée.* »

Ses revenus fluctuent entre 450 € quand il est au RSA et 700 € avec son emploi à temps partiel chez un traiteur, à un moment de notre enquête. Pour autant, malgré l'instabilité et la faiblesse de ses ressources, il réussit à faire des économies et il fait particulièrement attention à ses dépenses. Son ex conseiller de la mission locale se rappelle d'ailleurs avoir dû insister pour le convaincre de s'abonner à Canal+, il y a quelques années : *« Isolé comme il était, ça me paraissait important qu'il apprenne au moins à se faire un peu plaisir, puisqu'il aime le sport et le cinéma... »*

Aujourd'hui, Jean-Jacques refuse de s'abonner à Internet : *« Ce n'est pas que je n'ai pas les moyens, mais ça coûte. Pour moi, la seule utilité que ça pourrait avoir, c'est pour la recherche d'emploi et je n'ai pas besoin d'avoir un ordinateur chez moi pour trouver du boulot. Comme me le disait mon accompagnatrice, ça ne sert à rien de dépenser de l'argent inutilement, parce qu'on en gaspille suffisamment... »*

Comme la plupart des personnes de notre groupe, la télévision représente son occupation principale : *« Moi ce que j'aime, c'est certains jeux en fin de matinée comme : « A vos amours » et « Attention à la marche ». Il y a des couples qui participent et ça me fait bien rigoler, certains racontent des choses croustillantes et l'animateur se moque d'eux, c'est marrant !... Le soir, quand je ne travaille pas, je regarde des films d'action, jusqu'à une à deux heures du matin. Mais ce n'est pas de la détente, c'est machinal... »*

Dans son immeuble du parc social dans lequel il habite depuis près d'une dizaine d'années, il n'a jamais eu de relations avec les voisins. Quand on suggère cette possibilité, sa réaction est virulente : *« Ça n'est pas possible, non ! Il y un mec qui est dealer, qui vend de la drogue. Il y a aussi un alcool... Et ma voisine d'en face, son appartement est pourri, ça pue, ce ne sont pas des gens convenables !... Non, je ne peux pas parler à ces gens-là. Leur dire bonjour ? Pourquoi pas, mais ça s'arrête là !... »*

Il y a un peu plus de neuf mois, Jean-Jacques a connu une période d'optimisme du point de vue de son insertion après avoir obtenu un emploi en CDI chez un traiteur : *« Avec mon appartement, une embauche et une rentrée d'argent mensuelle, j'étais content. Je me suis vu trop beau, au bout du compte !... »*

Depuis, il a perdu son emploi et supporte de plus en plus difficilement la cohabitation avec les voisins. Il pointe avec une forte réprobation les nuisances sonores occasionnées par le chien de sa voisine et des deux autres locataires qui feraient trop volontiers la fête, le plus souvent en soirée.

A bout de nerfs, il vient de s'adresser à une assistante sociale dans l'espoir de se reloger : *« Je pourrais demander une mutation en HLM, mais si je me retrouve avec le même profil de personnes, ça n'est pas la peine ! Non, ma solution, c'est de trouver un logement avec une agence dans le privé. Parce qu'en HLM, malheureusement, c'est des logements à loyer modéré, pour des gens qui n'ont pas de salaire et peu de revenus, ou même pas du tout. Sans être méchant, c'est toujours les mêmes profils : des gens qui n'ont jamais travaillé de leur vie, des cas sociaux ou des alcooliques !... »*

Le jugement à l'encontre de ses voisins lui permet d'affirmer sa dignité et de ne pas se laisser réduire à son statut de chômeur. Il y a pauvres et pauvres... Jean-Jacques ne se sent concerné, a priori, par aucune appartenance de classe.

On pourrait éventuellement faire l'hypothèse que la rencontre amoureuse pourrait bousculer son mode de vie, dans le sens de l'ouverture. Mais Jean-Jacques témoigne aussi dans ce registre de sa détermination à ne pas s'y aventurer : *« J'ai eu des possibilités, mais les personnes ne m'intéressaient pas. Récemment, au restaurant social (où il travaillait), une jeune femme polonaise qui a une fille m'a plus ou moins fait des propositions. Le problème, c'est qu'elle est alcoolique et je ne peux pas m'intéresser à quelqu'un qui boit. De toute façon, je vis depuis longtemps tout seul et ça ne fait pas partie de mon projet de vivre avec quelqu'un d'autre. Je ne pourrais pas le supporter et quand on vit chacun de son côté, ça permet d'avoir une certaine liberté... »*

Dans ce registre de la vie amoureuse, le rapport au monde traversé par un souci exagéré de conformité, la mise à distance des personnes de sa condition, une absence d'empathie... Tous ces éléments font système pour le maintenir dans son isolement.

Le dernier élément qui joue un rôle prépondérant dans l'économie de son mode de vie correspond à sa dépendance aux institutions. Comme nous l'avons indiqué précédemment, Jean-Jacques a été un excellent client des institutions. Pendant une dizaine d'années, elles se sont évertuées à le maintenir dans des emplois aidés, le plus souvent, au sein de l'Insertion par l'Activité Economique et des stages d'insertion. Elles se sont d'ailleurs entendues pour le faire « naviguer » d'une structure à une autre au prix de contournements des normes qui font obstacle au maintien de ces chômeurs dans les SIAE, au delà de deux ans.

En conséquence, Jean-Jacques peut légitimement avancer avec une certaine fierté « ses nombreuses expériences professionnelles » : la durée cumulée en activité correspond effectivement à 70 % de son temps de carrière depuis sa sortie du système scolaire.

Depuis l'échec récent de son CDI chez le traiteur, les SIAE le maintiennent provisoirement à distance et il devra sans doute attendre avant d'y retourner. Plus que son échec d'intégration dans cette dernière entreprise, on lui reproche son refus de renouveler son inscription à la catégorie de travailleur handicapé que Jean-Jacques justifie par sa prétention à ne plus être considéré comme quelqu'un d'anormal.

Dans l'économie de son mode de vie, le recours et la dépendance aux dispositifs d'insertion sont indispensables à sa survie. Au-delà de lui permettre d'accroître à certains moments ses revenus du RSA, les institutions correspondent à l'unique fenêtre où il peut s'extraire de son isolement sans perdre un certain contrôle de son existence et sans véritablement remettre en cause son mode de vie. Elles lui permettent en quelque sorte de se maintenir dans une dynamique de conservation. Il peut d'autant mieux assumer cette relative dépendance qu'il en connaît parfaitement les modalités de collaboration et les formes de négociations possibles.

Une dynamique hors famille articulée à une certaine débrouillardise

Comme pour les deux positions précédentes, les parcours ont généralement été traversés par des ruptures, des difficultés scolaires et l'expérience de la précarité. Pour autant, les événements en question ne semblent pas avoir eu les mêmes répercussions. Ce qui spécifie le mode de vie des personnes de cette catégorie, c'est d'abord une certaine ouverture et une curiosité par rapport à leur environnement qui autorisent le développement d'une dynamique relationnelle, hors famille.

Inscrit dans un rapport au temps du côté de l'immédiateté, l'expérience de la précarité les ont rendus fatalistes. Elles font preuve d'un sens affirmé des opportunités. Accolées à un certain pragmatisme, elles sont d'autant plus enclines à s'adapter à leurs conditions sociales qu'elles ne se font guère d'illusions sur l'ordre du monde.

Maud : *« Il y a les gens en haut et nous on est en bas, ça n'est pas grave, ça ne me gêne pas... Et puis, de toute façon, on n'a pas le choix, on doit évoluer avec les moyens du bord. On peut être heureux avec de tous petits moyens, quand même!... »*

Maud, Emma et Anaïs ont en commun d'afficher des conceptions élargies de la famille. Ce n'est plus exclusivement le lien biologique ou l'union maritale qui instituent le caractère familial, mais aussi la proximité culturelle et l'expérience de pratiques d'entraides.

Maud : *« Sarah et Sam, ce sont des voyageurs. On se connaît depuis longtemps car ils ont vécu à côté de chez nous. Ils nous ont souvent donné un coup de main, ils ont bon cœur et je les considère comme mes cousins. Mais ce n'est pas parce qu'ils ne vivent pas comme nous, que l'on ne doit pas les apprécier pour ce qu'ils sont. J'aime bien être avec eux, pour rigoler. Comme j'ai des problèmes de logement, la mère de Sarah m'a proposé de m'héberger chez eux. »*

Anaïs : « *Ça fait très longtemps que je les connais (les parents de sa meilleure amie, sur Dunkerque) et je les considère comme des parents adoptifs. Je les appelle papa et maman, comme mes parents...* »

Emma : « *Raymonde, mon ex famille d'accueil, pour moi c'est ma vraie mère...* »

Ces jeunes s'autorisent à décrire tel ou tel proche comme membre de la famille. Au-delà de la vie amoureuse, leurs conceptions de la famille débordent de la famille nucléaire et même de la famille recomposée, pour une sorte de famille élective.

Le père de **Maud** qui assiste à la discussion précise : « *Ces gens font partie des grands amis, on a passé beaucoup de bons moments ensemble et toujours dans une bonne ambiance. Et puis, ils nous ont aidés pour les petites choses, quand j'ai eu des soucis avec ma vieille voiture, ils s'y connaissent et moi je fais parfois du bricolage en maçonnerie pour eux.* »

Que ce soit pour Maud, Emma ou Anaïs, cet élargissement de la famille correspond au primat des relations affectives de l'existence et à l'utilité pratique par rapport aux contingences de vie quotidienne. Les deux dimensions se recoupent : « *La nécessité matérielle de l'entraide coexiste avec un plaisir de s'aider et de se rencontrer.* » (Thin D, 1998, p 125).

La précarité et les événements imposent des formes d'entraide en matière de cohabitation, de garde d'enfants, de menus services qui ne demandent pas de ressources financières importantes. La fonction de ces échanges va bien au-delà des bénéfices matériels et de la mutualisation d'un certain nombre de compétences, ils entretiennent cette tonalité affective si importante.

A l'observation de la gestion du temps au jour le jour, on est assez souvent surpris du temps passé par rapport à certains services qui n'apportent que des brouilles.

Rendant compte de sa journée de la veille, **Farah** explique avoir traversé plusieurs fois la ville en bus : « *Hier, j'étais dans des missions pour des amis à droite et à gauche. Le matin, c'était pour garder les enfants de ma cousine qui ne s'en sort pas. L'après-midi, c'était pour une amie et je suis allée chez elle pour chercher un DVD, le graver et lui rapporter. En fin d'après-midi, il fallait que j'aille à l'école chercher le petit d'une copine, vers 16 heures. À la fin, il était déjà 19 heures et quand je suis rentrée, j'avais faim parce que je n'avais pas eu le temps de manger le midi.* »

L'emploi du vocable « mission » traduit l'importance de ce type d'échanges dans la dynamique du lien social entre gens de même condition. Il s'agit aussi de mettre à distance provisoirement la pression des institutions, en particulier en matière de recherche de travail. Farah au chômage depuis plus de six mois précise : « *Je cherche du travail et entre-temps, je m'occupe de mes amis...* »

Au-delà, le fil de son témoignage révèle que c'est plutôt l'inverse : « *Il y a longtemps que je n'ai pas travaillé et je me rends compte qu'il y a beaucoup de choses où je perds mon temps : on vit au jour le jour, on ne se rend pas compte ! Alors que si j'avais en tête la date depuis que j'ai arrêté de travailler, je m'en rendrais compte...* »

Le repérage de la première rencontre avec les relations devenues significatives, pour chacun d'entre eux, montre une diversité de contextes : des institutions scolaires autrefois, aux stages d'insertion plus récemment : il peut s'agir d'un bar, d'une boîte de nuit ou d'un bus. Ces personnes semblent se reconnaître à partir du besoin de relations chaleureuses, exacerbé par l'expérience de la précarité.

Samia : « *Pour se faire des amis, ça dépend des têtes ! On sent si c'est des gens avec qui on peut entrer en relation, on le sent... Je ne peux pas vous expliquer, mais il y a un truc qui est là... Par exemple, avec Laetitia, on s'est croisé quatre fois entre midi et seize heures la même journée, d'abord dans le bus et puis au supermarché. La quatrième fois, on s'est parlé, on s'est dit bonjour, et on a fait connaissance... Moi, je suis sensible à la gentillesse et dans son regard, j'ai tout de suite compris qu'il allait y avoir quelque chose entre nous.* »

Le sens de l'immédiateté, le partage et les opportunités favorisent la rencontre.

Emma, sur un ton amusé : « *Il y a deux jours, à la fête de la musique, Akibou (son compagnon) a rencontré un homme dans la rue qui lui a dit : « Je suis vraiment dans la galère, je ne sais pas comment faire : on habite Angoulême, on vient de Paris, on est coincé là, j'ai ma femme et mes filles, on ne sait pas où dormir !... ».* Et finalement, ils ont mangé le soir et passé la nuit ici, chez moi et tout... On s'est très bien entendu, ils sont très sympas ! J'ai fait à manger pour les petites qui sont adorables et on a fait avec les moyens du bord ! En partant, ils nous ont dit : vous venez quand vous voulez sur Angoulême. On s'est échangé les numéros de téléphone et les adresses e-mail. Moi, j'ai un sale caractère, mais je suis très gentille quand même ! »

Les pratiques de débrouille vont de pair avec un certain sens de la fête.

Emma : « *C'est vrai qu'on fait nos petites soirées de fêtards avec Hubert, le frère d'Akibou, et Ismaël un copain homo que je connais depuis mon travail au noir en boîte de nuit. On a tendance à en abuser un peu (le ton enjoué dément l'affirmation). Souvent, Anna et Virginia, des copines à moi, viennent aussi. Samedi, on va faire un grand barbecue pour fêter la fin de l'été.* »

Au-delà des moments festifs, ces relations sont animées par une diversité de thématiques :

Emma passe du temps avec Virginia, puisqu'elles ont des garçons à peu près du même âge qui jouent ensemble.

Avec Anna, elle donne des conseils sur les hommes parce que cette dernière manque d'expérience et a peur de ne pas savoir comment s'y prendre.

Avec Amélie, elles discutent de petits plats puisqu'elles sont très gourmandes toutes les deux et elles ont fait récemment de la confiture.

Avec Cécile, elle demande des conseils nutritionnels puisque cette dernière est très « *calée* » dans ce domaine.

Elle aime bien passer du temps avec Ismaël son copain homo. Ils peuvent parler de tout et de n'importe quoi, même de produits de beauté. Elle lui demande de l'accompagner dans les magasins pour choisir ses vêtements, car il aurait un sixième sens sur la manière dont elle doit s'habiller.

Les représentations assez traditionnelles vont dans le sens de la reproduction d'un certain cloisonnement des genres : « *On aime bien être entre filles et parler des trucs de filles, par rapport aux mecs...* »

Décomplexée, Emma fait allusion à des petites fâches récurrentes avec ses amis tout en laissant entendre que les coups de gueule réactivent aussi la dimension affective : « *Avec Virginia, depuis dix ans qu'on se connaît, on est un peu comme un couple. De temps en temps, on s'embrouille, mais ça ne dure pas longtemps... Il y a aussi Cécile qui est ma grande sœur de cœur...* »

La précarité n'a pas écrasé, chez ces personnes, la capacité à avoir des coups de cœur, quitte à être excessive. Emma : « *Je sais que je suis impulsive et possessive, et pas seulement en couple, même avec des amis. Ce qui n'est pas moi, n'est pas aux autres... C'est souvent Akibou qui me dit : Calme-toi ! Mais je ne me calme pas...* »

Alors que « les repliés » de la première catégorie considèrent les institutions comme une sorte de menace à l'appartenance familiale, Emma, Anaïs, Maud appréhendent les institutions comme un espace de développement de débrouillardise. Elles mettent alors en œuvre des rapports instrumentaux pour obtenir des aides, plus ou moins indispensables pour faire face à la vie quotidienne. Conjointement, elles s'évertuent à maintenir une certaine distance avec ces institutions dont elles se méfient et naviguent entre affiliation et défense de leur mode de vie. Il s'agit en particulier de ne pas se laisser soumettre à l'imposition d'un rapport au temps linéaire et à l'injonction de rendre des comptes.

Au-delà de la dimension festive, les échanges entre amis correspondent à une sorte de veille pour saisir les opportunités des dispositifs d'insertion. Ils autorisent une relative

réappropriation de l'existence et une certaine solidarité.

Anthony : « Depuis le lycée agricole, j'ai trois ou quatre copains, ce sont de bons amis et on ne se perd pas de vue. Il n'y a pas de soucis là-dessus, on se voit quasiment toutes les semaines et on garde le contact. C'est vrai qu'ils sont dans la même situation que moi et que l'on se comprend facilement. On essaie de se motiver ensemble... »

Farah : « Avec mes copines, quand j'ai des problèmes, que ce soit moralement ou financièrement, à n'importe quelle heure, je sais qu'elles sont là... C'est normal, ce sont des amies ! C'est important pour le moral et pour le soutien !... »

La dynamique relationnelle permet de s'exonérer provisoirement de la pression des institutions.

Des jeunes relativement autonomes

Quand nous faisons allusion à des personnes ayant développé une certaine autonomie socioprofessionnelle, nous nous intéressons alors à la petite minorité de notre groupe qui a trouvé une relative stabilité socio-économique et une intégration professionnelle.

Il s'agit par exemple de **Charlène** qui est maintenant titulaire à la poste, depuis la fin de son apprentissage de factrice et l'obtention de son CAP. Elle a quitté l'appartement de sa grand-mère en centre-ville, avec qui elle vivait depuis l'enfance, pour prendre un logement avec son compagnon qui travaille à la FNAC. Bien qu'assez modeste, leur situation économique ne semble pas être un problème pour eux. Charlène a développé son réseau relationnel, en particulier avec certains collègues de la poste et des proches de son copain. Ils ont dans l'idée d'attendre quelques années avant d'avoir un enfant. Ainsi se dessine une intégration apparemment assez traditionnelle au sein d'un salariat d'employés.

Dans une autre configuration, **Moussa** est depuis huit ans maçon dans cette petite entreprise de maçonnerie-carrelage. Depuis un peu plus d'une année, il prospecte timidement pour changer d'employeur. Il recherche un meilleur salaire, de meilleures conditions de travail et l'opportunité de travailler en équipe pour sortir d'un certain isolement sur les chantiers.

Après la naissance de sa petite fille, il a quitté sa femme et semble relativement satisfait de son existence. En dehors du travail, il a développé quelques relations dans un club de football à la périphérie de l'agglomération dans lequel il joue maintenant depuis cinq ou six ans.

Il reparle de temps à autre de retourner à Mayotte rejoindre sa mère vieillissante, construire une maison et monter une entreprise de maçonnerie. Pour justifier de ce projet, il met en avant la question de la mort et de ce que symbolise pour sa famille l'inhumation sur « sa terre » : « *Rester en métropole, c'est un problème en cas de décès, c'est difficile de descendre le corps là-bas. Ça coûte au moins cinq mille euros et tous les mahorais ont peur de ça !* »

Pour autant, il semble de plus en plus conscient de l'intérêt de rester en métropole où il a sa fratrie. Paradoxalement, le rêve « du retour au pays » joue plutôt dans le sens d'alimenter le processus de distanciation-séparation avec le territoire et la culture d'origine, et de favoriser la poursuite de son intégration en métropole.

Depuis 18 mois maintenant, **Florian** vend des vêtements sur les marchés dans un rayon de 30 km autour de l'agglomération. Les résultats économiques de son activité lui permettent de vivre modestement, malgré des fluctuations quelque peu imprévisibles de son chiffre d'affaires, mois par mois.

Il a développé des relations parmi les commerçants avec lesquels il cohabite sur les marchés et témoigne toujours d'une certaine fierté par rapport à son autonomie de petit entrepreneur.

L'autre versant de sa vie sociale correspond toujours aux liens avec sa compagne et ses

deux enfants, ainsi que sa belle-famille. Son projet de construire sa maison sur la commune de sa belle-famille progresse. Il bénéficie de l'aide de ses beaux-frères qui ont une expérience dans les activités du bâtiment et dans l'auto construction.

Ces trois personnages ne sont plus en contact avec les services sociaux. Au sortir du système scolaire, la phase de recours aux dispositifs d'insertion a duré environ trois années pour **Charlène**. Aujourd'hui, elle en parle avec un certain détachement : « *Pour moi, c'est une période loin derrière moi que j'ai déjà un peu oubliée. Sans doute, ça m'a un peu aidé à une période où je ne savais pas trop quoi faire. Pour autant, il ne faut pas trop s'installer dans ce genre de système, il faut surtout s'appuyer sur soi-même et sur les amis. Ça peut être décourageant parce que ça n'ouvre pas beaucoup de possibilités par rapport à l'emploi. Moi, c'est par les amis que j'ai trouvé à la Poste.* »

Moussa et Florian sont sur des discours plus durs par rapport à la dimension assistantielle des dispositifs d'insertion. **Moussa** : « *Depuis toutes ces années, parmi les gens de Mayotte et de la Réunion, je suis le seul à travailler régulièrement. Les autres, ils prennent un boulot mais ils ne le gardent pas. Ils arrêtent régulièrement pour le RSA et ils se laissent vivre.* »

Le ton est d'autant plus vif qu'il marque le contraste avec sa persévérance dans le travail et dans l'emploi. On retrouve une condamnation tacite par rapport à un usage prolongé des dispositifs d'insertion.

Ainsi, le point de vue « des autonomes » met en avant la primauté de la sphère privée et de la personnalité comme les clés de l'intégration socioprofessionnelle. Les jeunes ont tendance à associer les évolutions positives dans leur parcours du côté de leurs mérites personnels : si les dispositifs ont pu avoir quelques effets positifs sur leur parcours, c'est parce qu'il y avait juste un petit coup de pouce à donner et que la collaboration a été assez brève.

Annexe : portraits succincts de ces 23 jeunes

Ces portraits succincts sont amenés pour faciliter l'appropriation de cette étude. Ils doivent permettre au lecteur de contextualiser les séquences de parcours décrites et interprétées en amont, avec des éléments objectifs sur l'origine et l'itinéraire de chacun de ces jeunes.

Amélie

Amélie est née en 1989, fille unique, elle n'a pas connu son père qui aurait été condamné pour des escroqueries.

De milieu populaire, sa mère travaille comme serveuse, puis dans le nettoyage. Amélie est scolarisée en IME à Carhaix en Bretagne, puis déménage sur Poitiers vers sa 16^{ème} année. Un an plus tard, elle quitte l'IME de l'agglomération de Poitiers en conflit avec cette institution. Elle reproche à cet établissement la froideur des relations (en comparaison avec Carhaix) et d'avoir été assignée au repassage.

Elle se marie à 20 ans avec un algérien, en situation irrégulière. Ils ont un enfant la même année et habitent en logement HLM. Elle reste à la maison et son mari travaille de temps à autre en intérim. Elle ne maîtrise pas l'écrit, mais utilise Internet, en particulier pour communiquer avec sa belle-famille en Algérie.

Amélie témoigne de l'attachement à sa grand-mère qui tenait un bar. À la fin de notre enquête, elle s'est convertie à la religion musulmane et porte le voile. Depuis sa sortie du système scolaire, elle reste à la maison et sa recherche d'emploi reste assez secondaire.

Anne

Anne est née en 1985, fille unique d'un père chauffeur routier et d'une mère employée en Deux-Sèvres. Suite à des problèmes de dyslexie en primaire, elle est placée vers sa 10^{ème} année dans un établissement pour handicapés, un ITEP. Elle sort à sa majorité sans qualification. Elle est ensuite hébergée en FJT, puis prise en charge par différentes institutions où elle est particulièrement appréciée, pour sa motivation et sa confiance dans les intervenants sociaux. Depuis sa sortie du système scolaire, elle est le plus souvent en emploi aidé avec des périodes de chômage et des stages d'insertion. Elle est affiliée à la catégorie de travailleur handicapé, mais a obtenu son permis de conduire.

Antoine

Antoine est né en 1988 d'un père boucher et d'une mère au chômage. Il est le deuxième d'une fratrie de trois enfants. Après le divorce de ses parents, il vit tantôt au domicile de sa mère, tantôt chez sa tante.

Après plusieurs redoublements au collège et au lycée, il termine sa carrière scolaire en terminale avec un échec au bac technique. Il quitte le domicile vers sa 20^{ème} année à cause de conflits récurrents avec son beau-père et connaît alors une période d'errance jusqu'à son hébergement en FJT, puis son accès au locatif privé.

Depuis sa sortie du système scolaire, il est le plus souvent en emploi aidé avec des périodes de chômage.

Armand

Armand est né en 1979 d'un père agent à l'université et d'une mère employée. Il est l'aîné d'une fratrie de deux garçons. Il rencontre des difficultés scolaires dès le primaire et il est scolarisé en maison familiale vers l'âge de 12 ans pour éviter le placement en SEGPA, au sein de l'éducation nationale. Il termine sa scolarité par un BAPA en travaux paysagers, dans un lycée professionnel.

À l'issue de plusieurs stages d'insertion, il est affilié à la catégorie de travailleur handicapé. A 25 ans, il quitte le domicile familial pour un studio dans le parc social, mais reste très attaché à sa famille élargie (parents, grands-parents, oncles et tantes, cousins, etc.). Il a son permis de conduire et une voiture.

Depuis sa sortie du système scolaire, il est le plus souvent en emploi (aidé ou pas) avec des périodes de chômage et des stages d'insertion.

Charlène

Charlène est née en 1988. Elle est la cadette d'une fratrie de deux filles. Ses parents vivent en Martinique. Son père est cadre commercial et originaire de la métropole. Sa mère vendeuse est née en Martinique. Charlène réside depuis son enfance avec sa grand-mère paternelle dans le centre-ville de Poitiers et dans des conditions assez confortables. Elle fréquente des écoles privées et termine une scolarité difficile, en BEP secrétariat. A la fin de l'enquête, elle est bien intégrée dans son emploi de factrice à la Poste.

Christian

Christian est né en 1981 en Région parisienne et il est le cadet d'une fratrie de deux. Son père pâtissier, et sa mère secrétaire, divorcent alors qu'il a 5 ans. Après la séparation, Christian déménage avec sa mère dans le Lot-et-Garonne, puis cinq années plus tard sur le département de la Vienne, à proximité de sa grand-mère maternelle.

Il connaît une scolarité difficile. A cause d'une dyslexie, il redouble trois ans son CP et est orienté en SEGPA.

Après sa majorité, il alterne les emplois en intérim, les stages d'insertion et les périodes de chômage. Entre-temps, il travaille six ans comme manœuvre dans la même entreprise de transport, obtient son permis de conduire et fait l'acquisition d'une voiture. A la fin de l'enquête, il vient d'effectuer une formation qualifiante de soudeur, puis de conducteur poids-lourd.

À 29 ans, il vit toujours chez avec sa mère, en logement HLM.

Anaïs

Anaïs est née à Dunkerque, elle est la cadette d'une fratrie de quatre enfants. Son père est employé d'une société de dépannage et sa mère reste à la maison. Elle termine sa scolarité par un Bac professionnel de comptabilité auquel elle échoue à plusieurs reprises. Suite à des conflits successifs avec ses parents, elle quitte le domicile parental à 21 ans pour se réfugier en centre d'hébergement. Dans les années qui suivent, elle part chez sa tante en Région parisienne pour rechercher du travail. Suite à une agression dans le RER, elle rejoint ses parents dans la Vienne, puis obtient un hébergement gratuit en FJT pour préparer le DEAU à l'université.

Depuis sa sortie du système scolaire, elle alterne des périodes en emploi, des stages d'insertion et des séquences de chômage.

Florian

Florian est né en 1981 dans la Vienne. Il est le cadet d'une fratrie de deux frères. Son père est cadre dans une concession automobile, sa mère vendeuse en grande surface. Ses parents divorcent alors qu'il a quatre ans et il se retrouve sous la garde de sa mère. Cette dernière rencontre des problèmes financiers qui l'obligent à déménager dans une cité HLM.

La scolarité de Florian se dégrade et il consomme régulièrement du cannabis. Avec l'aide de son père, il entreprend un apprentissage de magasinier, mais échoue à l'examen du CAP. Dans les années qui suivent, il s'investit dans le trafic de stupéfiants tout en travaillant de temps en temps en intérim.

Nestor

Nestor est né en 1986, d'un père employé dans une société de transport et d'une mère à la maison. Il est le cadet d'une fratrie de trois, dont deux sœurs. Il rencontre des difficultés dans sa scolarité dès le primaire. Il est ensuite orienté au collège en SEGPA. A sa sortie de l'éducation nationale, il tente un apprentissage en peinture qu'il abandonne rapidement. Il est intégré ensuite dans une classe de préparation à l'apprentissage sans pouvoir trouver de contrat d'apprentissage. A la fin de notre enquête, il a 25 ans, réside toujours chez ses parents dans une cité HLM et alterne de longues périodes de chômage avec des emplois aidés.

Oscar

Oscar est né en 1978, il est le deuxième d'une fratrie de trois. Son père et sa mère sont fonctionnaires des impôts. Il connaît des difficultés dès le collège et ses parents l'orientent vers les maisons familiales. Il termine sa scolarité par un Bac professionnel en espaces verts, qu'il n'obtient pas.

Il s'installe en couple en Charente-Maritime et travaille quelques années dans le cadre d'un emploi aidé d'agent de service à l'entretien, pour un bailleur social. La perte de son emploi et le suicide de son frère provoquent son retour chez ses parents. Considéré comme handicapé par les institutions, il ne cherche plus d'emploi ces dernières années. A la fin de l'enquête, il vient d'intégrer un ESAT.

Emeline

Emeline est née en 1981 d'un père employé et d'une mère à la maison. Enfant unique du couple, elle a une demi-sœur du côté de sa mère.

Dès l'école primaire, elle rencontre des difficultés importantes et elle est placée en IME. À la majorité, elle connaît une période de tension avec sa mère et quitte le domicile parental pour vivre en FJT. Sa carrière professionnelle commence par un apprentissage de serveuse mais elle n'obtient pas le CAP. Elle alterne ensuite des périodes en emploi aidé avec d'autres au chômage. Au début de notre enquête, elle loue un appartement chaudement décoré dans une résidence privée et vient de rencontrer un grave problème de santé.

Emma

Emma est née en 1985. Dès son enfance, elle est placée en famille d'accueil, puis en ITEP jusqu'à sa majorité. On lui aurait dit ultérieurement que son placement en ITEP aurait été motivé par son comportement agité.

Malgré la pression des services sociaux, elle décide à 18 ans de travailler dans une activité non déclarée dans une boîte de nuit. En représailles, elle est contrainte de quitter le FJT et squatte pendant plus d'une année chez des connaissances.

Après une période en couple, elle devient maman d'un petit garçon. A nouveau sans logement et célibataire, elle se réfugie pendant sept mois avec son fils en centre d'hébergement. Elle quitte cette institution en assez mauvais termes à cause des règles et de l'ambiance trop stricte et se relogue dans un logement quasiment insalubre.

Après son activité non déclarée, elle alterne des périodes de chômage avec quelques emplois aidés. A la fin de notre enquête, elle attend un deuxième enfant.

Farah

Farah est née en 1987 en France. Elle est la septième d'une fratrie de huit enfants d'une famille d'origine maghrébine, son père ouvrier est décédé en 2007, sa mère est « femme au foyer ».

Farah connaît une scolarité agitée à cause de son comportement rebelle. Elle quitte le lycée professionnel à 17 ans, à l'issue d'une formation dans le domaine de la vente. Dans les années qui suivent, elle alterne le chômage et les petits boulots en restauration, le plus souvent

dans la vente et le nettoyage. Quand nous la rencontrons la première fois, elle est locataire d'un studio dans un immeuble insalubre. Quelques mois plus tard, elle retourne au domicile familial pour des raisons financières.

Jean-Jacques

Jean-Jacques est né en 1978 dans une commune rurale et il est le cadet d'une fratrie de quatre enfants. Il fait allusion à des demi-frères et demi-sœurs qu'il connaît à peine.

Dès son enfance, ses parents se séparent. Jean-Jacques se retrouve au domicile de sa mère et de son beau-père qu'il décrit comme violent. A son entrée au collège, il est orienté en SEGPA puis est l'objet d'un placement en institution au titre de la protection de l'enfance.

À sa majorité, il entreprend un apprentissage en restauration, mais échoue deux fois au CAP.

Durant les 10 années qui suivent, il est locataire d'un logement HLM. Il travaille le plus souvent en emploi aidé, dans des SIAE, entre des périodes de chômage. Il connaît des échecs successifs en restauration rapide.

A la fin de notre enquête, il est en conflit avec ses voisins.

Juliana

Juliana est née en 1982 à l'île Maurice d'un père gardien de parking et d'une mère à la maison. Elle est la troisième d'une fratrie de quatre enfants.

Elle quitte le système scolaire à 14 ans pour travailler en usine et à 16 ans, elle monte une petite épicerie.

Elle quitte l'île Maurice à 20 ans pour s'installer en France avec son mari qui est comptable et a 15 ans de plus qu'elle. Ils se sont connus via un site de rencontres sur Internet.

Après un stage d'insertion, une période en emploi aidé dans le nettoyage, elle donne naissance à un petit garçon et reste à la maison. Conjointement, elle est devenue aide maternelle et garde un enfant.

Magda

Magda est née en 1979 d'un père agent de service dans un lycée et d'une mère aide-soignante. Elle est l'aînée d'une fratrie de cinq enfants. À la fin de l'école primaire, elle est orientée vers un établissement pour élèves en difficulté (EREA). À 16 ans, elle est placée dans un foyer au titre de la protection de l'enfance. Elle témoigne avoir été l'objet de mauvais traitements de la part de sa mère. À la sortie du collège, elle effectue un apprentissage de serveuse dans un restaurant d'entreprise à la DDE. Elle n'obtient pas le CAP.

A 18 ans, elle se met en couple et donne naissance à deux enfants. Après avoir connu une période en CHRS, elle réside en logement HLM, à la périphérie de l'agglomération.

A la fin de notre enquête, elle est en séparation de couple.

Depuis une dizaine d'années, elle alterne les périodes au chômage avec quelques emplois en maison de retraite, en école, dans la grande distribution. Elle n'a pas pu obtenir son permis de conduire.

Maud

Maud est née en 1986, d'un père maçon au chômage et d'une mère « femme au foyer ». Elle est l'aînée d'une fratrie de deux filles. Durant sa petite enfance, sa mère quitte le domicile familial.

Maud termine sa scolarité à 18 ans par un BEP peinture en lycée professionnel. Elle enchaîne ensuite des périodes de chômage avec quelques stages d'insertion, puis s'oriente vers l'animation suite à des pratiques d'entraide, pour garder les enfants de ses voisines.

A 24 ans, Elle a obtenu le BAFA, mais n'a toujours pas de logement personnel. Elle réside à certaines périodes chez son père qui est au chômage depuis 20 ans. Elle trouve aussi

des dépannages chez des connaissances.

Moussa

Moussa est né en 1980 aux Comores d'une mère cultivatrice et d'un père chauffeur de bus décédé en 1981. Il est le troisième d'une fratrie de quatre enfants, avec trois sœurs. Il est élevé par son beau-père qui est maçon.

Moussa termine sa scolarité à Mayotte. Après deux échecs au CAP en électricité et en maçonnerie, il travaille trois années comme manœuvre et dans la maintenance. A 21 ans, il part vivre en métropole où il a de la famille. Il travaille comme maçon pendant deux années en région parisienne puis déménage sur Poitiers pour rejoindre son frère et sa sœur. Durant un stage d'insertion, il se fait embaucher dans une petite entreprise de maçonnerie, où il travaille toujours sept ans plus tard. A la fin de l'enquête, il est papa d'une petite fille et il vient de se séparer de la maman.

Sylvain

Sylvain est né en 1978 à Toulouse. Il est le troisième d'une fratrie de huit enfants. Ses parents se séparent quelques années après sa naissance. Son père est ingénieur, sa mère effectue des remplacements d'intendante avant de glisser vers le chômage de longue durée. Sylvain effectue une scolarité chaotique qu'il termine par un BEP secrétariat dans un établissement privé, sans obtention du diplôme.

Durant les deux années qui suivent, il alterne les stages d'insertion avec le chômage, puis part en région parisienne où il a de la famille. Il occupe un emploi jeune dans l'animation pendant trois ans qu'il abandonne pour des problèmes d'hébergement. Il revient sur Poitiers et doit recourir à l'hébergement social avant d'obtenir un logement HLM, dans lequel il vit toujours.

Depuis son retour sur Poitiers, il y a quatre ans, il alterne les périodes prolongées au chômage avec des séquences en formation pour préparer le DAEU, qu'il n'obtient pas. Il fait de brèves tentatives dans la restauration rapide et n'a comme ressource que le RSA.

Vanina

Vanina est née en 1984 au Cameroun. Elle est la fille unique d'un père décédé précocement et d'une mère employée des douanes. Cette dernière se remarie dans les années 1990 avec un français et ils s'installent en France. Vanina demeure au Cameroun sous la responsabilité de son oncle. Elle quitte le système scolaire au lycée, en première scientifique.

A 23 ans, elle rejoint sa mère et son beau-père sur une commune rurale du département de la Vienne. A 25 ans, elle déménage en FJT sur l'agglomération pour trouver plus facilement du travail. Pour autant, elle reste en lien avec ses parents.

Elle alterne des emplois précaires en maison de retraite, dans le nettoyage, en cuisine et des périodes de chômage. Elle projette de faire une formation d'aide-soignante ou d'auxiliaire en puériculture.

Momo

Momo est né en 1988 à Mayotte. Son père décède durant les premières années de sa vie. Il est le cadet d'une fratrie de huit.

A l'âge de 13 ans, il part à la Réunion rejoindre sa sœur aînée. Il quitte l'école en troisième. À 18 ans, il part en métropole sous la responsabilité de ses frères aînés, dont l'un est dans la police. Il effectue plusieurs stages d'insertion.

À 19 ans, il s'engage dans l'armée mais est renvoyé à cause d'une incapacité physique liée aux séquelles d'une bagarre.

L'année suivante, il effectue une formation dans la sécurité, mais la préfecture lui interdit de se présenter aux examens à cause de son casier judiciaire. Après une nouvelle période de chômage, il trouve un emploi en restauration rapide.

Il s'installe en couple avec une jeune fille originaire du département de la Vienne.

Roger

Roger est né en 1986 à Mayotte, mais il a passé son enfance à la Réunion. Il est le deuxième d'une fratrie de neuf enfants. Il n'a pas connu son père.

Il témoigne d'une scolarité difficile, en particulier à cause de l'obligation de rester assis. Vers ses 15 ans, il est envoyé en métropole sous le contrôle de la famille élargie. Il s'intègre dans la cité en Région parisienne et dérive vers de petits trafics. Deux ans plus tard, sa famille l'oblige à rejoindre sa mère sur le département de la Vienne, à cause de ses mauvaises fréquentations.

Roger effectue d'abord une année en CFA, sans réussir à trouver un employeur en peinture.

Entre des périodes de chômage, il effectue plusieurs stages d'insertion, une formation de façadier, puis de coffreur-bancheur. Il développe une certaine réticence avec les activités du bâtiment à cause de la pénibilité du travail et de la dureté des relations.

A la fin de l'enquête, il s'est installé avec son amie dans le locatif privé, il n'a toujours pas trouvé d'emploi et continue un trafic de cannabis.

Samia

Samia est née en 1982 aux Comores et a vécu son enfance à Mayotte. Elle est l'aînée d'une fratrie de dix enfants. Son père est entrepreneur du bâtiment et sa mère au foyer. Ses parents sont séparés et elle n'a plus de contact avec son père. À 19 ans Samia quitte le système scolaire en première, à Mayotte.

Sa mère l'envoie ensuite en métropole pour poursuivre ses études et la remotiver. Elle réside d'abord chez un oncle qui l'enferme régulièrement. Elle se plaint de mauvais traitements et est recueillie en foyer, puis en FJT.

Sa carrière professionnelle commence par des emplois aidés d'agent de service à l'hôpital et en maison de retraite. Elle a réussi à faire progresser son intégration dans les services aux personnes. Deux ans plus tard, elle entre en formation et obtient le BEP sanitaire et social. Par la suite, elle effectue des remplacements réguliers à l'hôpital, en tant qu'aide-soignante auprès des personnes âgées. Depuis 2009, elle est maman d'un petit garçon et habite en logement social. A la fin de l'enquête, son projet est d'accéder à la formation d'aide-soignante.

BIOGRAPHIE

- Alonzo et Hugrée, *Sociologie des classes populaires. Domaines et approches*, éditions Armand Colin, Paris, 2010.
- Aubenas F, *Le quai de Ouistreham*, éditions de l'Olivier, Paris, 2010.
- Beaud et Weber, *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*, éditions la Découverte, Paris, 1997.
- Beaud S, *Stages ou formations ? Les enjeux d'un malentendu. Notes ethnographiques sur une mission locale de l'emploi*, in Revue Travail et Emploi n° 67, 1996, pp 67-89.
- Becker H, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, éditions Métailié, Paris, 1985.
- Berger, Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, éditions Méridiens Klincksieck, Paris, 1986.
- Bourdieu P, *La domination masculine*, éditions du seuil, Paris, 1998.
- Brégeon P, *A quoi servent les professionnels de l'insertion ?* Les éditions L'Harmattan, Paris, 2007.
- Castel R, *De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation. Précarité du travail et vulnérabilité relationnelle*, in Donzelot, J, (dir.), *Face à l'exclusion. Le modèle français*, Éditions Esprit, pp 137-168, Paris, 1991.
- Castra D, *L'insertion professionnelle des publics précaires*, Edition PUF, Paris, 2003.
- CEREQ, *L'orientation scolaire et professionnelle dans un monde incertain*, numéro 109, 2010, édition la documentation française.
- CEREQ, *Les cheminements longs : données, méthodes et apports pour les analyses du marché du travail*, 16^{ème} journées d'étude sur les données longitudinales dans l'analyse du marché du travail, relief 29, décembre 2009.
- CTNERHI, *Guide Néret, droits des personnes handicapées*, Édition groupe liaisons SA, Paris, 2006.
- Dagot, Castra, *L'allégeance : un principe de logique d'aide à l'insertion professionnelle*. Revue L'Orientation Scolaire et Professionnelle, numéro 31/03/2002.
- DARES, *40 ans de politique de l'emploi*, la Documentation française, 1996.
- DARES, *L'accès à l'emploi des personnes handicapées en 2007*, premières synthèses, n° 47, 1 novembre 2008.
- De Bandt, Dejours, Dubar (sous la direction), *La France malade du travail*, éditions Bayard, Paris, 1995.
- Déchaux J-H, *Sociologie de la famille* », éditions la découverte, Paris, 2007.
- Demazières D, *Quelles temporalités travaillent les entretiens biographiques rétrospectifs ?*, Bulletin de méthodologie sociologique, janvier 2007.
- DREES, *Les contacts avec les intervenants sociaux des sans-domiciles usagers des services d'hébergement et de distribution de repas chauds. Quel recours aux institutions, aux prestations et aux professionnels des secteurs sanitaire et social ?*, Etudes et Résultats, n°277, décembre 2003.
- Dubar C, *Formes identitaires et socialisation professionnelle*, revue française de sociologie, n°33, pp 505-529, 1992.
- Dubar C, *La socialisation*, éditions Armand Colin, Paris, 2010.
- Dubar, Tripier, *Sociologie des professions*, Editions Armand Colin, Paris, 1998.
- Dubechot, Lecomte, *Des ressources aux compétences : propositions pour une méthode d'analyse des attitudes et comportements des jeunes de banlieue et d'ailleurs*, CREDOC, Cahiers de recherche numéro 153, novembre 2000.
- Dubois V, *La vie au guichet. Relation administrative et traitement de la misère*, éditions Economica, Paris, 2008
- Duvoux N, *L'autonomie des assistés. Sociologie des politiques d'insertion*, éditions PUF, Paris, 2009.

- Elias N, *La société des individus* », éditions Fayard, Paris, 1991
- Erhel, Guergoat-Larivière, *Evaluer la qualité de l'emploi*, in, *Revue internationale du travail*, pp 179-217, 2008.
- Franssen A, *L'État social actif et la nouvelle fabrique du sujet*, in *La société biographique : une injonction à vivre dignement*, éditions L'Harmattan, 2006, Paris.
- Fronteneau-Loones A, *Les contours de la notion du handicap à travers les données statistiques*, in *La compréhension sociale du handicap*, CREDOC, cahier de recherche n° 182, janvier 2003.
- Galvani P, *Quête de sens et formation - Anthropologie du blason et de l'autoformation*, éditions l'Harmattan Paris, 1997.
- Gobry P, *L'enquête interdite. Handicapés : le scandale humain et financier*. Éditions Le cherche Midi, Paris, 2002.
- Goffman E, *La mise en scène de la vie quotidienne, la présentation de soi*, tome 1, les éditions de Minuit, Paris, 1973.
- Guionnet, Neveu, *Féminins/Masculins sociologie du genre*, éditions Armand Colin, Paris, 2009.
- Hamonet C, *Les personnes en situation de handicap*, Collection que sais-je ?, les éditions PUF, janvier 2010.
- Hoggart R, *La culture du pauvre*, Les éditions de Minuit, Paris, 1957.
- http://www.med.univ-rennes1.fr/sisrai/art/aspects_socio-historiques_du_handicap_moteur__p.22-29.htm.
- Hughes EC, *Institutional office and the person*, in *American journal of sociology*, pp. 404-413, vol. 43, n° 3 (nov. 1937).
- INSEE, *Le handicap se conjugue au pluriel*, INSEE première, octobre 2000
- INSEE, *Une photographie du marché du travail en 2010*, *Revue Travail-emploi*, 2011.
- Lapeyronnie D *Ghetto urbain, ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, les éditions Robert Laffont, Paris, 2008.
- Libermann R, *Handicap et maladie mentale* », collection que sais-je ? les éditions PUF, Paris, janvier 1998.
- Mauger G, *Enquêter en milieu populaire*, in revue *Genèse*, n°6, PP 125-143, 1991.
- Messu M, *Les assistés sociaux. Analyse identitaire d'un groupe social*, les éditions Privat, Paris, 1991.
- Paugam S, *La Disqualification sociale : essai sur la nouvelle pauvreté*, les éditions PUF, Paris, 1991.
- Rapport Fardeau, Publié le 11/01/2003
http://www.sante.gouv.fr/htm/actu/handicapes/4_4.htm.
- Reynaud JD, *Le conflit, la négociation et la règle*, les éditions Octares, Paris, 1995.
- Sassier P, *Du bon usage du pauvre*, les éditions Fayard, Paris, 1990.
- Schehr S, *La vie quotidienne de jeunes chômeurs*, les éditions PUF, Paris, 1999.
- Schwartz O, *Le monde privé des ouvriers*, les éditions PUF, Paris, 1990.
- Simmel G, *Secret et sociétés secrètes*, les éditions Circé, Paris, 2000.
- Soljenitsyne A, *Le premier cercle*, les éditions Fayard, Paris, 1968.
- Sticker HJ, *Sens de la construction du régime du handicap vers son dépassement*, in *La compréhension sociale du handicap*, cahier de recherche n° 182, ouvrage collectif sous la direction de Pierre Le Queau, CREDOC, janvier 2003.
- Thin D *Quartiers populaires, l'école et les familles*, les éditions presses universitaires de Lyon, Lyon, 1998.
- Triomphe A, *Economie du handicap*, les éditions PUF, Paris, 2006.
- Vilbrod A, *Devenir éducateur, une affaire de famille*, les éditions L'Harmattan, Paris, 1998.
- Villechaise-Dupont A, *Amère banlieue. Les gens des grands ensembles*, les éditions Grasset, Paris, 2000.

Vieille Marchiset G, *Des loisirs et des banlieues. Enquête sur l'occupation du temps libre dans les quartiers populaires*. Les éditions L'Harmattan, Paris, 2009.

Zafran J, in *L'orientation scolaire et professionnelle dans un monde incertain*, numéro 109, pp 85-97, les éditions de la documentation française, Paris, 2010.